

Avec ou sans l'amour ?

(Mieux vaudrait d'abord lire les pages suivantes)

Paris, peu avant et peu après l'année 1980. Tandis que Jacques Lacan bouleverse ce qui jusque-là valait pour sa définition du sujet (par le signifiant), Michel Foucault met le sujet (et non plus les dispositifs de pouvoir) au cœur même de son questionnement. Quelle mouche a donc piqué ces deux-là, à ce moment-là, pour que le *sujet* brille de nouveaux feux ? Une seule mouche ? Aurai-ils entrevu, ces deux-là, quelque chose comme feu le sujet ? Lequel sujet allait laisser place à l'individu. Nous y sommes. L'individu est le nom du sujet dans la statistique ; il s'y trouve résorbé ; la statistique forclos son rapport de soi à soi, et donc notamment toute possibilité de souci de soi.

Voici que l'on s'interroge aussi, quelque peu délirant : Lacan décédé, Foucault aurait-il pris le relais du sujet ? Le sujet, mais quoi donc ? Il est exclu que ne soit pas en jeu son *être*. Et non moins exclu qu'il ne s'agisse pas de son être *de sujet*. Qu'est-ce à dire ? Lacan et Foucault convergent au moins sur ce trait : le sujet n'est pas un donné. Ce qui, pris positivement, se dit d'un mot : subjectivation.

Foucault déplace alors son champ historique d'investigation. Par-delà Descartes lequel, comme récemment encore le soulignait Jean-Luc Marion, a escamoté la question érotique et déporté l'éthique au second plan, le sujet antique des I^{er} et II^e siècles, précieux en cela, offre à Foucault une modalité (plusieurs ?) de constitution de soi qui se dispense largement de l'érotique et clairement de l'amour : « L'*erôs* traditionnel, écrit Foucault, y joue un rôle tout au plus occasionnel. ». On cherchera en vain l'amour dans l'index thématique des *Dits et écrits*. Et les travaux gay et lesbien paraissent bien eux aussi largement le négliger

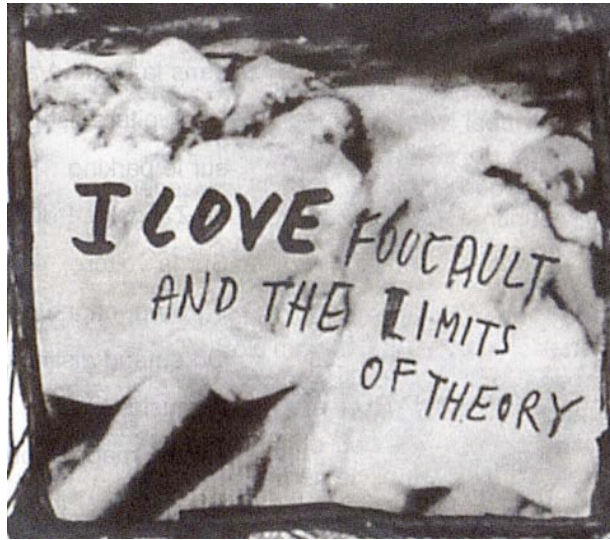
Lacan, au contraire (à qui Foucault rend hommage le 3 février 1982 pour avoir été un des rares au XX^e siècle à avoir posé la question du rapport du sujet à la vérité), et ce sera presque son dernier mot, mise sur l'amour. Lettre du 26 janvier 1981 : « Ceci est l'École de mes Élèves, ceux qui m'aiment encore. J'en ouvre aussitôt les portes. »

Deux propositions donc, respectivement signées Lacan et Foucault et concernant la subjectivation, l'une avec, l'autre sans l'amour (je n'écris pas « sans amour »). Ainsi l'amour fait-il clivage (oui, j'accorde volontiers que, ce clivage, je le construis ici). Le problème n'est bien entendu pas de savoir qui a raison, ou qui a perdu la raison. Ayant aujourd'hui affaire à ce clivage (construit oui, mais je ne l'invente pas), je ne vois rien de mieux ajusté que de le respecter, que d'en suivre les effets, que d'en déployer les conséquences, que d'en élucider la teneur.

De là ce séminaire à deux pieds, ce qui ne garantit pas une démarche aisée puisqu'il n'y a aucune raison de présupposer que chacun n'avance pas à cloche-pied ; mais aucune raison non plus d'écarter *a priori* la possibilité qu'une telle démarche, subrepticement, ne dessine, au sol, quelque étrange nœud subjectif.

Jean Allouch

Foucault : le tournant de 1981



Thomas Hirschorn / 24H Foucault / Paris 2-3 octobre 2004.

Lorsque deux événements ont lieu simultanément, une forte et mystérieuse pression pousse à ne pas verser cette stricte contemporanéité au seul compte du hasard. On croit spontanément à un certain lien, quitte à en ignorer la teneur _ cette teneur que l'on s'empresse d'établir, moyennant quoi...eh bien, on y parvient ou, tout au moins, on imagine y être parvenu. Signe de l'importance de ce travers (si ç'en est un) : l'article que Karl Gustav Jung consacrait à la simultanité, un des écrits parmi les plus pertinents jamais produits par un psychanalyste. Que le psychotique, dans son désarroi, présente la simultanité comme preuve de l'existence d'un lien nécessaire entre des événements que seul pourtant paraît lier le moment, qu'il prenne appui sur elle pour la construction de son délire, voici, en effet, de quoi s'interroger.

Soit donc Paris, peu avant et peu après l'année 1980. Jacques Lacan et Michel Foucault ont pratiquement cessé de se fréquenter mais aussi de prendre sérieusement connaissance, chacun, de ce que fomentait l'autre. Chacun tient séminaire ; il y a, ici et là, beaucoup de monde et je gagerai volontiers que fort peu de participants fréquentent les deux lieux. On aurait alors affaire à quelque chose comme deux univers qui, proches par le passé (Mayette Viltard l'a récemment montré), seraient en train de s'isoler l'un de l'autre, de s'éloigner. Mais demandons-nous : que se passe-t-il, ici et là ? Chose curieuse, un seul mot suffit à le dire : *bouleversement*. À la Faculté de droit (Lacan) comme au Collège de France (Foucault), voici le public surpris, sinon sidéré. Ni ici ni là on ne s'attendait à ça.

Côté Lacan, le bouleversement du questionnement n'est pas sans rapport avec ce qui précédait : après avoir pris appui vingt années durant sur son ternaire (symbolique / imaginaire / réel), il était quasi fatal que survienne l'interrogation frontale de ce ternaire lui-même, ce qui eut lieu grâce à l'heureuse mais sans doute non conclusive rencontre du borroméen. Il s'ensuivit un nouvel abord du sujet désormais défini non plus (seulement ?) par le signifiant mais par le nouage comme tel. Prendre acte de ce bouleversement, ce qui veut dire en déployer les conséquences, mais aussi définir précisément ce qu'il rend caduque de l'enseignement de Lacan, il ne semble pas que, jusqu'à présent, cela ait été fait. Côté Foucault, il paraît plus difficile de cerner la

fatalité, si fatalité il y a, du bouleversement. Tenter de l'éclairer, à cela sera consacré ce séminaire. On serait presque porté à avancer qu'il s'agira de lever rien de moins que ce qui, chez les lacaniens, apparaît comme une méconnaissance systématique. Quel cas ont-ils fait, quelles conséquences ont-ils tiré de l'analyse foucauldienne du biopouvoir ? De la généalogie du pouvoir psychiatrique ? Peut-on notamment continuer à pratiquer la présentation de malade, comme cela se fait ici et là, après que Foucault a montré ses fonctions dans la constitution du savoir clinique et d'aliénation de l'aliéné ? Peut-on se désintéresser de la mise en place, décrite par Foucault, de ce qu'il appelle la « fonction psy » alors qu'elle s'épanouit plus que jamais au motif de justes et nobles combats ? Tout se passe comme si le propos foucauldien n'était pas l'affaire des psychanalystes. Ne voit-on pas qu'il s'agit du sol même où l'humus psychanalytique a pris son énergie vitale et quelques-uns de ses plis ? Cela s'appelle...*spiritualité*. Lacan n'aura pas craint de mettre en avant et en chantier tout ce qui, dans la psychanalyse, relève de la spiritualité.

Mais il y a plus déconcertant. Tandis que l'analyse foucauldienne des dispositifs de pouvoir paraissait à première vue bien faite pour susciter quelques craintes chez les psychanalystes (il faudrait tout de même y regarder de plus près), son tournant de 1981, lui, voit Foucault s'engager ouvertement sur les plates-bandes de Lacan. Il le dira lui-même : « Ce n'est pas le pouvoir, mais le sujet qui constitue le thème de mes recherches » (*DE*, IV, n° 330). L'axe de ces recherches devient alors le rapport du sujet à la vérité. Leur enjeu est la libération du sujet et non plus l'analyse de son enfermement dans une vérité préconstituée (cf. *Le Pouvoir psychiatrique*). En soulignant la prévalence du souci de soi sur la connaissance de soi, en inversant l'ordre temporel selon lequel, chez Descartes, la connaissance de soi précède la constitution du soi éthique, en retournant le propos de Heidegger pour se demander comment le sujet antique a fait appel à des techniques de soi pour sa propre formation, en signifiant que le sujet n'est pas lié à sa vérité selon une nécessité transcendantale, qu'il est au contraire susceptible de se transformer, de se cultiver, de se former, de revenir à soi, de se convertir à soi-même, Foucault n'arpenche-t-il pas le terrain même défriché par Lacan ?

Sténographions les propos ci-dessus : presque au même moment, Lacan bouleverse ce qui jusque-là valait pour son abord de la subjectivation et Foucault met la subjectivation au cœur même de son questionnement. Allons-nous, enseignés par le psychotique, accorder à cette simultanéité une signification ? Au moins admettrons-nous pour l'instant que la question se pose, que ni Foucault ni Lacan n'auront aperçue.

L'amour Lacan

Séminaire de textes (patiente suite)



Paris. Amoureux. Sans alcool.
En arrière-plan, flou comme il se doit : un phallus.

Étrange expérience que ces deux dernières années de ce séminaire : à lire Lacan de près vous saute au visage que ce que l'on croyait savoir qu'il avait dit, eh bien, ce n'était pas exactement ça, et même...pas ça du tout, ou presque.

Ainsi tenez, l'on pouvait croire que Lacan avait entrepris d'interroger l'amour de manière novatrice à partir du séminaire *L'Éthique*. Or, pas du tout. Des considérations importantes sur l'amour interviennent bien avant cette année-là (ce qui ne veut pas dire qu'elles s'harmonisent, l'amour ayant une fâcheuse tendance à être versé soit au compte de l'imaginaire, soit à celui du symbolique). Quant à la grande nouveauté, pour le freudisme, de la prise en compte de la *fin'amor* (qui met au premier plan la *Minne* et non plus la *Liebe*), elle ne tient pas ses promesses. Il nous aura en effet bien fallu conclure qu'il n'est pas question de l'amour lorsque Lacan parle de la *fin'amor* _ de la sublimation, oui. Mais l'amour n'est pas une sublimation. Et Lacan, très peu de temps après, de se moquer de cette Femme mise en position de « la Chose » (ce ricanement évoque Flaubert : « Aimer une femme, passe encore ; mais une statue, quelle sottise ! »). On pouvait aussi penser que ces considérations concernaient l'amour de transfert. Or, pas du tout, Lacan n'entreprenant d'articuler amour et transfert que fort tardivement dans son parcours, précisément l'année suivante, avec le séminaire *Le Transfert*. On pouvait alors penser que le long et réjouissant détour par *Le Banquet* de Platon apportait quelque chose de décisif à l'endroit de l'amour de transfert. Lecture faite, rien n'est

moins sûr : la « métaphore de l'amour », *id est* le jeu éraste éromène, cela ne marche pas, dira-t-il peu après. Et la grande trouvaille de l'*agalma* fera bientôt long feu. Quant à la recette infallible qu'imagina un instant Lacan mis au défi par Hegel, censée garantir à chacun la réalisation de l'amour, elle aussi présente un défaut : elle n'est pas dicible.

Ainsi, chaque fois qu'il s'y frotte, Lacan se montre-t-il en difficulté avec l'amour, et spécialement quant à ce qu'il souhaite pourtant, à savoir distinguer amour et désir. Le petit dieu Éros se jouerait-il de lui ? Ce serait comique ; mais, justement, le comique est le registre même de l'amour. À cet égard et à bien d'autres pour ce qui concerne la difficile distinction de l'amour et du désir, Hegel, Hegel tel que le présentait Kojève, est bien plus décisif pour Lacan que toute autre référence ostensiblement désignée.

Quant au sérieux de Lacan séminariste, qui fait bon ménage avec ce comique amoureux, il n'est pas ailleurs que dans la mise à plat de ses difficultés avec l'amour. C'est par là que, s'agissant de l'amour de transfert, ses propos importent, importent au moins à ceux qui, devant tant de difficultés, ne décident pas de tout envoyer balader. Et c'est donc là, dans ses échecs, ses revirements, ses impuissances, ses agacements que nous le questionnons : aura-t-il discrètement esquissé une nouvelle figure de l'amour, et qui mériterait, comme je l'avance, de s'appeler *l'amour Lacan* ?

Alors, dupes encore et sans crainte d'éventuelles conclusions négatives (chat échaudé ne craint plus l'eau froide), nous conjecturons aujourd'hui que l'invention de petit a aura fait subir un tournant décisif à l'amour Lacan. Ce que la poursuite de notre lecture des séminaires aura à éprouver.

Il se pourrait que les quelques traits qui esquissent l'amour Lacan dans les séminaires y figurent non sous forme de ces arias sur l'amour qui suscitent tant l'intérêt, mais dans les quelques moments de clavecin où celui-ci se relâche.

Peu après l'invention de petit a en janvier 1963, Lacan déclare à ses auditeurs (27 février 1963) :

[...] vous êtes mûrs pour entendre ceci [*quel diagnostic ! collectif qui plus est !*] - qui d'ailleurs est une vérité depuis toujours bien connue, mais à laquelle on n'a, depuis toujours, jamais donné sa place -c'est que, pour autant que le désir intervient dans l'amour et en est, si je puis dire, un enjeu essentiel, le désir ne concerne pas l'objet aimé.

Classique en cela, Lacan admet qu'en psychanalyse il convient de « partir de l'expérience de l'amour », seule façon d'aborder le transfert. Mais, si le désir « ne concerne pas l'objet aimé », comment peut-il jamais surgir comme « enjeu essentiel » de l'amour de transfert ? Et puis, est-ce bien la question ? Le privilège lacanien accordé au désir sur l'amour ne fait-il pas problème ?

Foucault :

« [...] quand on voit aujourd'hui la signification, ou plutôt l'absence quasi totale de signification, qu'on donne à des expressions, pourtant très familières et qui ne cessent de parcourir notre discours, comme : revenir à soi, se libérer, être soi-même, être authentique, etc., quand on voit l'absence de signification et de pensée qu'il y a dans chacune de ces expressions aujourd'hui employées, je crois qu'il n'y a pas à être bien fier des efforts que l'on fait maintenant pour reconstituer une éthique du soi. [...] dans ce mouvement qui nous fait maintenant à la fois nous référer sans cesse à cette éthique du soi sans jamais lui donner aucun contenu, je pense qu'il y a à soupçonner quelque chose qui serait une impossibilité à constituer aujourd'hui une éthique du soi, alors que c'est peut-être une tâche urgente, fondamentale, politiquement indispensable, que de constituer une éthique du soi, s'il est vrai après tout qu'il n'y a pas d'autre point, premier et ultime, de résistance au pouvoir politique que dans le rapport de soi à soi. »

L'herméneutique du sujet. Cours du 17 février 1982. Constituer une éthique du soi... avec ou sans l'amour ?

Début de ce séminaire : janvier 2006.

Le séminaire se tiendra dans le petit amphithéâtre, Clinique des maladies mentales et de l'encéphale, Service du Pr. Guelfi, Hôpital Sainte Anne, 1 rue de Cabanis / 100 rue de la Santé, 75014 Paris.